TEMPERATURE

Du 14 mai 1901.

Thermomètre de S. & L. Claudel, Opticiens, No 142 rue du Canal, entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	78	25
Midi.....	88	31
3 P. M.....	86	30
6 P. M.....	84	29

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 14 mai —Indications pour la Louisiane—Temps—en partie couvert mercredi; vents frais du sud-est.

Les troubles Algériens.

On s'est battu dans un café d'Alger. Un journaliste que l'on peut supposer ministériel a logé deux balles dans la tête de M. Max Régis; la foule s'en est mêlée, la troupe est intervenue; finalement le parquet ouvre une enquête et voilà la capitale de la France africaine en pleine effervescence.

Naturellement, on donne de cette sanglante bagarre des versions contradictoires; cependant, il est admis sans conteste que les adversaires de M. Régis ont joué du revolver, ce qui est un assez vilain procédé de discussion.

Les autres ont, paraît-il, joué du couteau, ce qui n'est guère plus louable; mais ils avaient été provoqués, et, dans ce doux pays algérien, le soleil échauffant toutes les têtes, on passe toujours sans transition de la parole aux coups.

Bel exemple pour les Arabes, qui, voyant que les Français se battent entr'eux, estiment qu'ils auraient tort de se croiser les bras.

Pendant que l'Algérie flambe ou peu s'en faut, M. Jonnart, qui est malade, hésite à reprendre ses fonctions, et le préfet Lutaud est à peu près démissionnaire.

Il y a bien là-bas quelques généraux qui auraient tôt fait d'assurer l'ordre dans les rues, comme ils viennent de le rétablir en territoire indigène, mais les militaires seraient mal venus à se mêler d'un lutte qui est purement civile.

La situation là-bas est des plus critiques. Le conflit permanent entre une municipalité populaire et une administration qui n'a rien négligé pour exaspérer les cerveaux déjà très surexcités, a créé un état quasi-révolutionnaire dont les ennemis de la France pourraient tirer bon profit.

Sous prétexte d'évangéliser les mahométans, les pasteurs anglais font dans les douars une propagande redoutable, et si l'on persiste à leur laisser le champ libre, l'insurrection éclatera, à l'heure précise où on aura besoin en Europe de toutes ses forces et de sa complète liberté.

Les gens raisonnables qui ne se grisent pas avec des formules et font quelque cas des leçons du passé commencent à penser que le gouvernement civil a donné sa mesure en Algérie; ils disent tout haut qu'il est grand temps de restaurer ce gouvernement militaire qui a fort bien administré la colonie en d'autre temps et qui savait se faire aimer des Européens et respecter des indigènes.

Tôt ou tard, on y reviendra.

LA DEPOPULATION DE L'ANGLETERRE.

C'est donc vrai? Et la supériorité tant vantée des Anglo-Saxons va-t-elle enfin subir le choc si mérité des fatalités naturelles et sociales?

Toujours est-t-il que le *Daily Mail*, résumant dans une étude des plus documentées, les calculs les plus récents et les plus indiscutables, en conclut que la population de l'Angletterre a complètement cessé de s'accroître dans les proportions constatées pendant le siècle passé.

Le chiffre des naissances publié chaque semaine démontre que la proportion des naissances par mille habitants diminue avec une régularité frappante.

Cette diminution est actuellement plus prononcée et aussi plus considérable qu'en France. Si ce mouvement continue, et il n'y a pas la moindre raison pour qu'il cesse, l'Angleterre va se trouver absolument dans la même situation que la France, en ce qui concerne sa population.

Sur le même sujet, l'*Investory Review* examine la question au point de vue financier et démontre que les impôts s'accroissent chaque année et que la totalité du commerce diminue ainsi que la population. Il y a plus à payer avec moins de richesses, et moins de personnes pour payer.

C'est un signe de décadence, cela, et l'Anglererre est bien près de connaître les symptômes alarmants d'un prochain effondrement historique.

Une bibliothèque importante.

La "Société du musée de Zurich" a créé une bibliothèque particulière qui compte actuellement parmi les premiers établissements de ce genre qui soient en pays de langue allemande. A ce titre, la statistique que vient de publier le comité de cette entreprise offre un intérêt particulier. On voit, par ces chiffres, quels sont actuellement, en Germanie, les auteurs les plus célèbres et les plus appréciés. Le public de la bibliothèque de Zurich est essentiellement un public féminin. Ce sont donc plus spécialement les goûts littéraires de la "famille" allemande ou suisse-allemande que révèlent les chiffres qui suivent: dans le courant de l'année 1900 ont été demandés: 19,342 livres allemands, 3,042 livres français, 1,549 livres anglais, 400 livres italiens. Voici qui est plus inattendu: l'auteur allemand dont les ouvrages ont été le plus demandés, répond au nom de Nataly von Eschstruth. C'est là une gloire singulièrement obscure en dehors de Zurich. Viennent ensuite: Fontaine, Sudermann, Dupteda, Heiberg. La revue allemande la plus demandée a été ce recueil peu littéraire: les "Hiegende Blaetter." Parmi les auteurs français ont été réclamés: Maupassant [167 fois], Bourget (104), Daudet [111], Zola (97), Marcel Prévost [97]. Parmi les auteurs anglais ont été demandés: Rudyard Kipling [63 fois], F. M. Crawford (59), Ridder Haggard (50), Parmi les Italiens, l'ordre de préséance est celui-ci: Mathilde Serao, Gabriel d'Annunzio, Fogazzaro. Le lecteur remarquera que les grands écrivains français ont été sensiblement plus demandés que les grands écrivains anglais et italiens. Ces chiffres prouvent qu'à Zurich, du moins, l'influence française n'est pas en baisse.

ATHENEE LOUISIANAIS.

Conférence de M. Gaston Deschamps

DIMANCHE DERNIER

—A—

L'UNION FRANÇAISE.

"Que fait le théâtre?" Il nous offre le tableau de la vie réelle, telle qu'elle est, ou telle qu'elle devrait être. En France, le théâtre est incontestablement empreint d'un caractère tout national; il reproduit les scènes de la vie des contemporains, soit en remémorant le passé, soit en faisant réfléchir aux questions d'actualité; mœurs, usages, travers, préjugés sociaux, ridicules, vice aussi; car il met tout en œuvre, et il est quelque peu frondeur.

La satire du théâtre, en France, rappelle cet esprit gaulois qu'on aime à retrouver dans nos auteurs: mais qui, fréquemment nous a fait tort hors de nos frontières, où l'on nous gratifie d'une légèreté, qui serait capable de nous faire accuser d'inconscience par ceux qui, ne pouvant encore nous imiter se plaisent à nous dénigrer en nous traitant comme des gens sans conséquence. On aime les Français, parce qu'ils sont naturellement aimables et gais, mais surtout parce qu'ils ont la réputation "d'aimer à rire", comme le disait une Miss américaine à M. Gaston Deschamps, alors qu'il visitait, dans le Nord, un Collège de Jeunes filles. Certes, remontant dans le passé, des fabliaux du Moyen-Age aux Contes de Voltaire, —et en y ajoutant même d'autres contes plus récents,—nous avons ri à nous en tenir les côtes et à nous désopiler la rate, en passant par Rabelais et Molière.

Mais est-ce à dire que le Fançais, réputé léger,— c'est un cliché,— n'est point capable de comprendre ce qui est sérieux, grave ou sublime? Non pas! Sous son rire moqueur, artifice prudent à son époque, où, plus qu'à tout autre, la vérité n'était pas bonne à dire, Rabelais est un grand philosophe, on lui doit d'avoir courageusement et spirituellement semé pas mal de graves vérités qui ont germé; Molière, si peu apprécié par ses contemporains, dont il fustigeait les ridicules, nous a fait rire aux dépens de tout ce qui est à proscrire et de tout ce qu'il faut éviter: l'hypocrisie, la sotte vanité, le pédantisme, l'avarice, etc. Hélas! nous avons à tort trop souvent ri de nous mêmes: mais c'était peut-être plus généreux que de médire de nos voisins ou de nos rivaux, et l'on peut dire qu'en France, "Charité bien ordonnée commence .....par les autres."

Oui, le Français sait rire de bonne grâce, entendre et goûter la plaisanterie, et manier finement cette arme qui tue, en France: le ridicule! Il fait volontiers ses propres caricatures; il rit, quand elles sont spirituelles, d'où qu'elles viennent: c'est un esprit tolérant qu'on n'a pas toujours, ni partout, et qui nous semble appeler l'indulgence. Mais de ce que le rire est bon, et que la malice fait sourire, s'ensuit-il que le Français soit indifférent à tout ce qui est élevé? que le beau lui soit un livre fermé? que les nobles actions ne l'enthousiasment point? qu'il ne soit point pénétré d'une admiration sincère, profonde, fût-elle imprudente, pour tout ce qui transporte les grandes âmes et les attire vers le sublime? Nous croyons tous qu'en France est le dépôt séculaire de l'enthousiasme pour les belles choses, pour les grandes actions, pour les hautes vertus, auxquelles peuvent seules atteindre les âmes d'élite. Et c'est cette conviction profonde des Conférenciers qui lui a suggéré la pensée de changer le titre de sa Causerie, en parlant du *Théâtre contemporain*, étudié et discuté dans des œuvres qui ont remporté tous les suffrages, dans les deux hémisphères, les trouvant peut-être plus appropriées à son auditoire féminin en majorité. Ne valait-il pas mieux parler d'œuvres dont l'envolée dans les hautes sphères de la pensée des poètes rappelle les récits des trouvères, des "colporteurs d'idéal", dont les chants consolaient la châtelaine attendant le père, le fiancé ou l'époux, parti pour la Croisade, ou combattant les ennemis de son suzerain?

Ce courant d'idéal date de loin; troubadours et trouvères ont conté *la Chanson de Roland*, le vaillant paladin, dont Turolde écrivit ou recueillit les hauts faits, dans la chanson de geste qui a conservé le nom du neveu de Charlemagne. Cette admirable épopée est un chef-d'oeuvre probablement inachevé; mais d'autres lui succédèrent, et le trouvère fut le confident des chagrins de la triste Yseult, le témoin des prouesses des chevaliers croisés, le contour toujours bien accueilli, fêté dans le manoir féodal, où ses récits charmaient les femmes, dont l'isolement provoquait l'ennui, et dont l'adandon expliquait surabandamment la tristesse. *Charlemagne* et ses douze *pairs*, les *chevaliers* de la Table-Ronde, la recherche du *Saint-Graal*, les incidents des voyages au tombeau du Christ, les episodes où le courage, la loyauté, l'honneur, le désintéressement, la bonté, le mérite personnel, la gloire recevaient leur récompense, servaient de thème à leurs récits ou à leur inspiration. Aussi, comme ces trouvères étaient les bienvenus, hôtes choyés par les habitants du chateau comme par les manants de la chaumière, messagers toujours attendus et toujours regrettés! Leur tradition s'est continuée à travers les âges, et cette littérature héroïque a, de nos jours, trouvé de vrais poetes pour en continuer le cycle interrompu.

Mr. Henri de Bornier s'est montré, en plein dix-neuvieme siècle, le continuateur des trouvères du Moyen âge. Ame vibrante, esprit ouvert à taut ce qui fait l'homme grand, respectable et respecté. En le lisant, on se sent transporté dans un monde disparu, et on a l'illusion d'être, pendant quelques heures tout au moins, les contemporains d'un siècle depuis longtemps évanoui. On se sent, en le lisant, et encore plus, en écoutant ses merveilleux interprètes à la Comédie-Française, l'admirateur sincère de ces hommes de cape et d'épée, redresseurs de torts, nés pour lutter contre la violence, pour punir les félons et les parjures de toutes sortes pour détruire les abus, pour réclamer contre les iniquités commises par des personnages peu scrupuleux; pour protéger les faibles contre les forts ou les puissants, pour demander réparation de l'injustice en toutes circonstances!

Et quand on écoute les œuvres de ce poète, on se le représente aisément couvert de la cotte de mailles du chevalier; "sans peur et sans reproche," comme l'était Bayard; pourfendeur de haute lignée; on se l'imagine, sans peine, vivant dans une époque lointaine, ceint de l'épée bénite et de l'armure reçue au lendemain de la veillée des armes. Et, cependant, l'excellente homme que fut Henri de Bornier, un de nos poètes les plus aimés, les plus écoutés, les plus estimés, les plus applaudis, fut un simple bibliothécaire à l'Arsenal, vivant en pantoufles au milieu des belliqueux trophées des armes rouillées du temps jadis, et peut-être subissant, par les rêves qui hautaient son cerveau de poète, la séduction et l'attirance de ce milieu guerrier; se transportant, par la pensée, à plusieurs siècles en arrière, et y faisant revivre le spectateur au point de lui donner l'illusion d'un passé fait d'honneur intact et de si hautes vertus, si bien que les nobles actions y semblaient toutes naturelles, et qu'une nouvelle école de grandeur d'âme s'ouvrait le jour où la scène représentait une des œuvres nouvelles qu'il créait.

Son chef-d'œuvre, partout acclamé, est *la Fille de Roland*, dont il a inventé le personnage; car la belle Aude, fiancée du vaillant preux, mourut, dit la légende, en apprenant sa mort, et l'histoire la cloître dans un vieux moustier. Avec la liberté grande que prennent les poètes et les écrivains, M. Henri de Bornier suppose que le traître Ganelon, puni de sa félonie, attaché à la queue d'un cheval indompté, tont comme Brunehaut, ensanglanté, meurtri, a été recueilli par des moines compatissants, lesquels ont lavé et pansé ses plaies, guéri son corps, et conduit son âme dans la voie du bien et du repentir. Inconnu de ses voisins, ignoré des pairs qui l'eussent occis sans pitié, s'ils l'eussent découvert, Ganelon a changé de nom, et, sous le nom d'Amaury, il habite le château de Montblois, une de ces aires d'aigle d'autrefois difficile à escalader. Seul, un des moines qui ont sauvé le misérable, l'a suivi, pour le guider, le soutenir et le conseiller. Il sait son secret, et le soutient, moralement, par l'espoir de racheter sa faute par l'expiation du crime commis à Roncevaux.

Ganelon est supposé avoir eu un fils. Avant de disparaître à tout jamais, il a enlevé cet enfant, son unique consolation, et le moine a fait l'éducation du jeune Gérald. Nous le voyons arrivé à l'âge d'homme, exprimant de nobles et beaux sentiments. Son instruction est celle d'un chevalier de son temps. Tout en étant à juste titre l'orgueil de son père, sa présence éveille en celui-ci des regrets et des craintes qui vont grandissant, car Gérald est l'admirateur de Roland, dont il voudrait égaler les exploits: il en parle sans cesse, et il aspire à dépasser les limites du fief paternel. Une troupes de fidèles serviteurs l'escorte, quand il chasse ou explore la contrée; mais il peut être en danger et son père ne peut l'accompagner, crainte d'être reconnu, malgré les années. Qu'adviendrait-il alors? Que pourrait-il survenir si Ganelon était découvert, et si Gérald apprenait la vérité? Le père vit dans une anxiété toujours croissante et renouvelée: c'est là son châtiment. La crainte et le remords l'assiègent dans son sommeil comme dans ses veilles.

Or, justement, Gérald survient au moment où son père cherche auprès du moine les consolations dont il a besoin. En route, il a rencontré une belle jeune fille qu'assaillaient des détrousseurs de grandes routes, et il la ramène pour lui offrir l'hospitalité jusqu'au moment où elle pourra repartir sans rien craindre. Elle est la bienvenue. Comme dans tout épisode de ce genre, un mariage semble devoir clore l'incident, et récompenser le dévouemene du beau chevalier, dont les mérites ont gagné le cœur de la gente demoiselle. Ce serait probablement la conclusion banale du drame chez tout autre; mais M. Henri de Bornier a fait une œuvre de superbe envolée en faisant de cette belle inconnue la fille de la belle Aude et de Roland, trahi et livré par Ganelon!.... Elle-même se nomme à son hôte. Amandry interdit, l'évite pour ne pas se trahir, et après un séjour de quelques semaines à Montblois, la jeune fille reprend sa route, confiée à la garde du vieux duc Nayme, envoyé par Charlemagne. Comme on le devine, Gerard n'a plus depuis qu'il l'a vue, que la pensée de devenir digne d'elle et de la conquérir. A juste titre, Berthe emporte un tendre souvenir de son sauveur.

Roland a péri; mais sa loyale épée, Durandal, est restée aux mains des Sarrasins. Or, celui qui la détient vient provoquer, en combat singulier, les fils des preux qu'humilia Roncevaux, et cela à la cour de Charlemagne! Le vainqueur aura Durandal comme récompense. A l'envi se présentent nombre de jeunes seigneurs qui quotidiennement, tente le sort. Charlemagne assiste au combat, pour exciter leur courage et récompenser leur zèle. Helas! chaque jour, une jeune vie est en vain sacrifiée, et le Sarrasin insulte les preux dont l'âge a épuisé la vigueur! Charlemagne pleure en voyant ces sacrifices inutiles: il veut lui-même sacrifier sa vie à son déclin: ses paires s'y opposent. Durandal va retourner captive en Espagne lorsqu'un jeune inconnu se présente, et suplie Charlemage de lui permettre de tenter l'aventure. Il tue le Sarrasin, et remet à l'Empereur Durandal, son glorieux trophée. Cet exploit lui permet de prétendre à la main de Berthe, et la jeune fille avoue hautement l'amour qu'elle a conçu pour son libérateur. Charlemagne approuve cette union. Mais, au moment où tous se félicitent de l'heureux dénouement souhaité, Ragenhardt, un saxon jaloux et haineux, qui a reconnu Ganelon dans le faux contre Amaury, le dénonçe devant tous!... Charlemagne peut-il récompenser le jeune héros en forçant sa nièce à épouser l'assassin de son père? Rodrigue peut-il accepter un compromis entre le devoir strict et la passion qui l'a sujugué. Il y a là un cas de conscience délicat qui rappelle la situation de Chimène et de Rodrigue, après la mort de don Gormas:

RODRIGUE

Chimène, qui l'eût dit?

CHIMÈNE.

Rodrigue, qui l'eût cru!
Que notre heure fût si proche et si tôt se perdit!

Mais Chimène lutte par devoir; on devine que le temps rendra possible le mariage qu'elle regrette, tandis que Gérald, accablé de douleur, mais fort contre lui-même, se sacrifie comme victime expiatoire. Il fuit Montblois et s'expatrie, cherchant une mort glorieuse, qui seule lui apportera le repos et l'oubli. Après avoir inutilement essayé de fléchir la résistance de Gérald, que Charlemagne lui-même trouve digne d'elle, en dépit de la trahison du père, elle s'élève à la hauteur morale du sacrifice de Gérald en essayant de retrouver, dans la paix et le silence du cloître, la paix de son cœur, un instant troublé. L'honneur sort intact de la lutte, dans ce conflit d'âmes. Les deux héros ont des âmes cornéliennes, et le public enthousiasmé, séduit par une telle délicatesse de sentiments, applaudit l'œuvre du poète et l'acclame avec juste titre.

M. Henri de Bornier, en s'élevant à de telles hauteurs dans sa conception de l'idéal, du beau, de l'art pur, de la grandeur d'âme, a fait œuvre d'honnête homme et de "bon ouvrier," comme le dit La Bruyère. La Chanson des Epées, le monologue de Ganelon, les scènes finales du drame émeuvent toujours les spectateurs. *La Fille de Roland* est le chef-d'œuvre d'un de nos poètes les plus regrettés, il nous a quittés trop tôt pour la littérature et pour la poésie.

Cyrano de Bergerac parut à la scène le 28 novembre 1897, et le moment de son apparition lui assura le succès, car l'ibsénisme avait lassé le grand public; les admirateurs des œuvres d'Ibsen commençaient à comprendre que l'ennui vidait les salles de théâtre où ils encensaient leur dieu, en assurant qu'ils le comprenaient, ce dont beaucoup doutaient. Aussi quand *Cyrano* fut représenté à la Porte Saint-Martin, ayant pour excellent interprète Coquelin, ce fut une joie, un délire: tout Paris s'affola des Cadets de Gascogne et le snobisme eut tort une fois de plus; car les enthousiastes ibséniens contribuèrent bientôt à remplir la salle où l'on applaudissait Cyrano. M. Edmond Rostand s'était, dès le début, affirmé versificateur habile: il avait mis les Méridionaux de son côté. Que pouvait-il souhaiter de plus? Que nous les trouvions insupportables on non, nous les aimons, peut-être à cause de leurs hâbleries. La vogue alla à Rostand comme la sympathie à Cyrano: la popularité de l'œuvre était due à un mélange d'esprit, de fantaisie et d'émotion, assaisonné d'une forte dose de gaité et de lyrisme qui se rencontre partout dans ce drame intéressant. Nous n'en citerons que pour mémoire la scène du duel, celle du balcon, les plaintes des Cadets de Gascogne affamés et mutinés, auxquelles Cyrano répond par un bon mot. Cyrano est un roman de cap et d'épée vécu, comme en créait Dumas en écrivant ses *Mousquetaires*, avec Dartagnan dans la coulisse. De telles œuvres égaient les loisirs, occupent la pensée, consolent des mesquineries de la vie réelle, et vous reportent aux temps où l'amour profond s'éteignait seulement dans la mort.

Encouragé par ce succès, M. Edmond Rostand fut tenté par l'épopée napoléonienne, et de son cerveau surgit *l'Aiglon*. Pourquoi, aujourd'hui, trouver tant d'attrait à faire revivre cette époque historique? Parce que celui qui la créa dépassait la commune mesure; parce que nous cherchons des hommes, et que nous n'en trouvons guère: parce que le malheur a sacré martyr le captif de St-Hélène, confié à Hudson Lowe. Est-ce lui que M. Rostand a pris pour héros? Non; c'est l'enfant, ce qu'il y a de plus doux et de plus sacré au monde; l'innocence et la faiblesse subissant la loi du plus fort, et rêvant à la gloire du père et à ses hauts faits, le vénérant. L'admiration des foules va à l'héroïsme. Ne le rencontre-t-on que dans ceux qui ont le culte de la force, la vigueur et l'énergie? Non; et le contraste constant dans la lutte d'une âme virile dans un corps débile est l'un des plus poignants attraits du drame touchant qui finit par la mort du jeune prince, si éloquemment chanté dans les *Chants du Crépuscule* par Victor Hugo, dans Napoléon II.—Honneur à de pareils poètes! Remercions-les d'avoir retrouvé la source de l'idéal et de nous avoir touchés par le cœur.

RUSSIE.

Le Voyage de M. Delcassé.

Le *Nouveau Temps* constate que le voyage de M. Delcassé à Saint-Pétersbourg a été opportun en ce sens qu'il a anéanti les bruits de malentendus entre la France et la Russie. Grâce à ce voyage, l'harmonie sera plus complète encore qu'auparavant entre les deux pays, en Orient où de nouvelles complications sont à craindre et partout où la France et la Russie ont des intérêts politiques et économiques.

Le ministre de Chine à Saint-Pétersbourg, Yang-Yu, partira la semaine prochaine pour l'étranger, en congé de santé.

L'ambassadeur de Russie à Constantinople, M. Zinoview, est de retour à Saint-Pétersbourg.

AMUSEMENTS.

WEST END.

L'orchestre militaire de Brooks a exécuté un délicieux programme hier soir au West End, et plusieurs de ses morceaux ont été bissés.

Le vitascope a fort amusé tout le monde; il nous a fait passer sous les yeux plusieurs vues nouvelles.

PARC ATHLETIQUE.

La foule était nombreuse hier soir au Parc Athlétique, où la troupe Métropolitaine a donné une excellente représentation de l'opéra de Strauss: "Queen's Lace Handkerchief."

L'eau constitue trois quarts du système.

Si ces trois quarts sont en bon état—bon!

L'eau d'Abita protege contre tous les dangers.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

$12 ..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 m

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:

$3.00..Un an | $1.60..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner devront s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 101 Commence le 17 Janv. 1901.

LA Faute de Jeannine

GRAND ROMAN INÉDIT

Par PAUL ROUGET.

QUATRIÈME PARTIE

Les Miettes du Bonheur.

XVIII

HORS DES TÉNÈBRES.

Suite.

Maintenant elle est étendue toute pâle encore sur le lit des chambre où Berniatte, aidé par des gardiennes, l'a transportée après sa chute.... dans le salon bien préparé de longue main.

Le silence règne, profond.

On n'entend absolument rien, sinon de temps en temps, au loin, la corne d'appel d'un tramway ou le sifflet d'un train sur la ligne de Vincennes.

Le docteur se tient près d'elle. La garde est assise dans un coin, où, la tête inclinée, elle s'assoupit.

Le praticien n'a pas quitté sa malade. Il veut être là quand elle va rouvrir les yeux après cette syncope.... longue.... bien longue, en vérité, mais sans danger.

Il veut être là pour recueillir, lui, le premier regard qui s'échappera de ces prunelles closes .... savoir le premier si l'étincelle de l'intelligence y jaillira.

Il est convaincu de la réussite de l'épreuve tentée.

M. de Courtial, Jeannine et René Buel attendent tous trois, anxieux, comme on le devine, dans une pièce voisine.

Ni les uns ni les autres n'ont voulu partir avant de connaître le résultat de cette scène véritablement dramatique à laquelle ils se sont prêtés.

Mais ils sont résolus à s'éloigner dès que le docteur leur aura dit: Sauvée.... ou: Pas de changement!

René Buel fait pitié. Ecroulé sur un fauteuil, la tête dans ses mains, on pourrait le croire frappé de folie à son tour.

Cependant voici qu'en se penchant une fois encore vers le visage pâle.... vers le visage.... convulsé de madame Vernier, Berniatte remarque qu'un léger frémissement passe sur les paupières de la malade. Puis des lèvres qui s'entr'ouvrent, des lèvres blêmes, toujours jolies et jeunes cependant.... sort un long soupir.

Il fait un signe à la garde qui soudainement se lève.

Aussitôt les yeux d'Hélène apparaissent.... un peu troublés encore, un peu effarés.... mais à lueur qu'ils reflètent déjà, le praticien est fixé.

—Elle est guérie! murmure-t-il.

Il ne se trompe pas.

Le regard de la malheureuse erre autour d'elle... plein d'anxiété. Il se pose sur cet homme qui est là, près du lit sur lequel elle est étendue, sur cet homme qu'elle voit pour la première fois.

Où est-elle?.... Que fait-elle couchée là, sur ce lit, dans cette chambre?

Le souvenir ne revient que lentement. Il y a si longtemps que cette faculté est abolie en elle!

Mais doucement Berniatte parle. Et elle écoute en frémissant cette voix, qui semble venir de loin, cette voix qui murmure ces paroles:

—Ne vous effrayez, pas, madame. Je ne suis pas tout à fait un étranger et je ne vous veux que du bien.

"Il y a longtemps.... longtemps que vous étiez souffrante ... très souffrante.... et c'est moi qui viens de vous guérir.

A ce moment, d'un geste instinctif, les bras de madame Vernier se soulèvent, se placent devant son visage comme pour chasser quelque vision douloureuse.... son front se plisse.... sa physionomie un instant rasserénée s'assombrit de nouveau.

Et elle balbutie:

—René .... René....

Le docteur l'entend.

Il la laisse quelques secondes. Puis il reprend:

—Vous voilà revenue à la santé. Maintenant tout ira bien si vous êtes raisonnable, si vous m'écoutez.

"Et je ne vous demanderai rien de bien difficile, rien de pénible.

Les yeux bleus.... les grands beaux yeux profonds et troublants comme autrefois fixent encore Berniatte. Puis les lèvres laissent tomber un nouveau mot:

—Monsieur.

—Eh! bien, madame?

Encore une pause. Sur les prunelles les paupières battent. Des plis rident le front. L'effort inconscient se fait lentement mais sûrement vers le souvenir, qui peu à peu va émerger de l'ombre.

Elle dit tout à coup:

—J'ai donc été bien malade?

—Oui, madame.

—Depuis longtemps?

—Depuis longtemps.

—Des années peut-être?

—En effet.

—Où suis je?

— Ici, à Saint-Mandé, chez moi.

Et frissonnant tout à coup:

—J'ai été folle, n'est-ce pas?

Doit-il nier? A quoi bon. Il faudra toujours qu'elle sache. Il n'a qu'un court instant d'hésitation. Il répond:

—Oui, madame.

Le voile noir tendu sur son cerveau lentement se lève..... La brume s'envole comme une fumée.

— J'ai été folle.... Ah! c'est vrai....je me rappelle à présent le jour où cette folie m'a prise, où je suis tombée.

Elle passe encore la main sur son front. Ah! les pénibles pensées qui y reviennent une à une!

Et les mots troublants qui glissent sur ses lèvres:

—André. Jeannine. René.

Alors, tout à coup, essayant de se soulever.... regardant autour d'elle.

—Ah! monsieur.... vous êtes bon.... puisque vous m'avez sauvée.... puisque vous m'avez arrachée à cette sorte de grand rêve gris.... dans lequel je marchais.... sans souffrir.... comme si je n'avais plus de cœur.... comme si je n'avais plus de cerveau.... comme si je ne sentais plus rien. Et bien! dites-moi tout à l'heure, n'est ce pas, dans une chambre.... là, à côté.... probablement.... on m'a poussée.... et j'ai vu.... oui j'a vu .... des visages.... des personnes que je connais!.... qui me sont chères.

Le docteur pose sa main sur le front de madame Vernier. Il la regarde longuement. Et grave, il prononce:

—Vous l'avez cru peut-être. Vous avez eu une fièvre assez forte l'après-midi. C'était une vision enfantée par le délire. Voilà toute la vérité.

—Non.... non... Je me souviens bien à présent. On m'a piquée.... entraînée. Oh! j'étais lasse.... j'avais les membres cassés. Et puis autour de moi il y avait du silence.... du noir. On m'a conduit quelque part dans une chambre.... où j'ai vu ....vu.... là très bien des figures de connaissance.... d'abord celles d'un homme et d'une femme.... que j'aperçois toujours. Et tous deux me parlaient. Ils me disaient.... je ne sais plus quoi..... puis après.... dans le salon bleu.... entre les rideaux écartés..... celle d'un autre....d'un autre homme. Ah! ah!.... mon Dieu!.... mon Dieu!

La tête retombait sur l'oreiller parmi les cheveux épars. De nouveaux frissons secouaient ce corps de femme.. souple, jeune et beau....malgré toutes les tortures endurées autrefois, malgré aussi cette longue détention....

Allait-elle avoir une seconde syncope?

Le docteur le crut.

Il s'était penché....et doucement il reprenait:

—Voyons madame .... soyez raisonnable .... il ne faut pas vous fatiguer....vous faire du mal en essayant de vous souvenir....demeurez en repos..... ne songez pas.

"Je veille près de vous..... bientôt la joie vous sera rendue ....vous retrouverez les vôtres.

"Demain....tenez....vous serez plus forte....nous causerons.

"Pour le moment la tranquillité vous est absolument nécessaire .... dormez donc .... je le veux.

Elle se débattait faiblement sur l'oreiller .... ses mains serraient le traversin.

Mais Berniatte parvint à rencontrer de son regard le regard de la malade.

..Encore une fois.... le fluide étrange .... magnétique dont il était chargé fut tout puissant.

Les paupières de la jeune femme battirent à deux ou trois reprises.

Il avait pris les deux poignets d'Hélène.... les avait ramenés sur sa poitrine....Il les serrait d'une pression énergique.

—Vous devez dormir, répéta-t-il. Obéissez-moi....Je le veux.

Après une minute il abandonna les deux mains....longues...